L-7

Case
FRC
8694

# A TOT OU TARD LA RAISON REPREND SES DROITS.

*Exoriare aliquis, noſtris & oſſibus, ultor.*
VIRG.

M+W 17561

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

# A TOT OU TARD

# LA RAISON REPREND SES DROITS.

SÉDUITE par le prestige de la Liberté, si la Nation Françoise a pu se dépouiller de cette affection vive & tendre qu'elle portoit au Sang des Bourbons, il faut en attribuer la cause à l'art presque magique par lequel sa raison a été troublée, & aux discours empoisonnés qui ont étouffé en elle les sentimens qu'elle chérissoit le plus.

C'est le propre des grandes ames de se passionner également en sens contraire : & ils ont bien étudié le cœur françois, ces esprits cruels, mais adroits, qui connoissant la vivacité de ses sentimens & la violence de son amour pour les Princes du Sang Royal, ne pouvoient manquer de les livrer à la haine & à la colère du

peuple, ſi, par de fortes illuſions, ils provenoient à les noircir, & à les repréſenter comme les oppreſſeurs d'une Nation auſſi fière que généreuſe.

Le crime eſt fertile en reſſources; & déjà dans toute la France germoient les ſemences des imputations odieuſes répandues contre les illuſtres rejettons de nos Rois. Des écrits incendiaires circuloient de toutes parts; & la renommée à cent bouches publioit les récits les plus menſongers: traduits devant le Peuple comme les colonnes du Deſpotiſme, c'étoient les Princes qui ſuſcitoient tous les obſtacles à la tenue des Etats-Généraux; troublés de leur réunion, c'étoient les Princes qui travailloient ſans relâche à les diſſoudre; c'étoient enfin les Princes qui, heurtés par les oppoſitions de la Capitale, & lui vouant ſubitement une haine implacable, méditoient l'affreux complot de ſa deſtruction entiere. Tout le Royaume a retenti de cette prétendue conjuration formée de réduire Paris en cendres.

A ce cri général d'oppreſſion, l'honneur François s'eſt cru compromis; tous les Citoyens ont couru aux armes pour repouſſer des tyrans.

Mais quelle réſiſtance firent alors ces fiers oppreſſeurs de la Patrie! Cédant au premier

mouvement d'indignation d'un Peuple égaré, ils se déroboient sans bruit au spectacle déchirant des malheurs qui alloient désoler la France; & laissant un libre cours à l'orage qu'ils ne ne pouvoient conjurer, mais sûrs de regagner l'affection publique, ils attendoient & attendent encore le retour de la lumiere qui viendra éclairer les véritables forfaits.

Que s'est-il passé depuis leur retraite? Pillage, incendies, massacres, révoltes, famine, brigandages, anarchie complette, tous les fléaux réuuis, avant-coureurs de la guerre civîle, ont fondu sur le Royaume.

François! vos yeux sont dessillés, & vous ne pouvez plus vous méprendre à la cause de vos maux. Le Palais-Royal, ce repaire infect, retranchement du crime, & réceptacle de tous les scélérats, étoit l'horrible cratère qui recéloit tous ces volcans. C'est dans ses voûtes souterraines que Mirabeau, Barnave, Fréteau, Duport, Castelane, Lameth, &c. &c. en préparoient sourdement les explosions; & on ne les voyoit sortir de ces antres ténébreux, que pour diriger l'Assemblée Nationale, d'après le choix qu'ils avoient fait des matieres combustibles les plus propres à incendier & bouleverser tout le Royaume; le succès n'a que trop rempli

leur attente : encore une explosion, & la France n'offre plus que le triste spectacle d'un monceau de ruines.

Peuple François ! l'abyme est creusé sous vos pas. Revenez promptement en arrière, où vous êtes engloutis. Placez-vous, je ne dis pas à l'époque qui précédoit les États-Généraux, mais à celle de la déclaration des intentions du Roi, faite au sein de ces mêmes États le 23 Juin 1789; & comparez le sort qui vous attendoit, avec la position affreuse dans laquelle vous gémissez. La suppression de tous les privileges étoit solemnellement prononcée ; la convocation des États-Généraux promise à époque déterminée ; les Administrations Provinciales accordées ; toutes les propriétés étoient respectées ; la liberté personnelle étoit assurée ; le plus parfait accord régnoit entre les demandes des différens Bailliages du Royaume, & les intentions du Monarque. La France voyoit luire sur elle l'aurore des plus beaux jours. Soudain elle s'est convertie en tenebres affreuses. Les propriétés ont été renversées, la liberté anéantie, l'autorité publique foulée aux pieds ; l'anarchie triomphe ; les finances sont épuisées ; les troupes dispersées ; la Marine est en dissolution ; le Royaume, ouvert de toutes parts &

sans défense, est prêt à devenir la proie des Puissances voisines, qui déjà se partagent nos Provinces.

François ! vous êtes encore incertains ! Ah ! reprenez votre caractere, & la France est sauvée. Révoquez les pouvoirs de vos Députés ; ils ne s'en sont servis que pour vous nuire. Rendez à votre Roi sa liberté, restituez-lui son autorité ; il ne vous a que trop prouvé combien il étoit éloigné d'en abuser. Rappellez auprès de vous les Princes de son auguste Sang, indignement noircis à vos yeux, & vos plus zélés défenseurs. Attirez à vous tous les bons Citoyens qui se sont volontairement exilés, pour épargner à la Patrie de plus grands désastres ; & forts de cette réunion, cimentez avec eux, contre tous vos ennemis, une alliance inviolable, qui rendra son lustre au plus beau Royrume de l'univers, & montrera à l'Europe étonnée les sublimes effets du patriotisme éclairé.

---

## *ADRESSE AUX BRETONS.*

Braves & sages Bretons, vous qui, les premiers, ouvrez les yeux sur les horribles projets de l'Assemblée prétendue Nationale, écoutez le cri d'un cœur François.

C'eſt ſur vous que la France avoit les yeux en 1788 ; c'eſt vous qui, par une oppoſition conſtante, avez renverſé l'édifice monſtrueux qu'on avoit tenté d'élever le 8 Mai ; c'eſt vous qui donnâtes alors les premiers exemples d'une fermeté & d'un dévouement vraiment patriotiques : de plus grands malheurs demandent aujourd'hui de plus grands efforts.

Déjà vos ſages démarches épouvantent une Aſſemblée deſpotique : profitez du moment ; il preſſe ; la France expire ; c'eſt à vous qu'elle peut devoir ſon ſalut.

Demandez à cette Aſſemblée, qui a tout énervé, tout détruit, de quel droit elle démembre votre Province ; de quel droit elle diſſout votre Parlement ; de quel droit elle anéantit vos privileges ; de quel droit elle vous ôte une nobleſſe avec laquelle vous avez fait tant & de ſi grandes choſes ; de quel droit elle annulle le pacte ſacré qui vous unit à la France.

Demandez-lui quelle eſt l'autorité qui l'a créée Aſſemblée Nationale ; où ſont les mandats qui lui ont donné le pouvoir qu'elle s'arroge, où ſont les Cahiers qui lui ont preſcrit de tout bouleverſer.

Demandez-lui ce qu'elle a fait pour combler le vuide des finances ; le réſultat de l'examen

qu'elle a dû faire des recettes, dépenſes, bonifications & économies. Demandez-lui par quel motif, établie pour remédier au *déficit*, elle a détruit tout-à-coup la majeure partie des revenus & du numéraire.

Mais ſur-tout, demandez-lui ce qu'elle a fait dans les affreuſes journées des 5 & 6 Octobre; pourquoi elle n'a pas été toute entiere ſe mettre entre le Monarque & les monſtres dont il étoit aſſailli; pourquoi, ayant vu le Prince, elle ne l'a point arrêté, elle ne l'a point puni, & ſur-tout, pourquoi elle en a profité.

Car, ne vous laiſſez pas tromper par cette dénonciation tardive qu'elle a eu ſoin de publier, lorſque les principaux coupables avoient eu le temps de s'échapper, lorſqu'elle a été bien ſûre que ſa vengeance ne pourroit tomber que ſur ces êtres vils, également néceſſaires & dangereux dans une révolution, que l'intrigue fait avancer d'une main, & qu'elle aſſaſſine de l'autre : ce retard même dans la pourſuite d'un pareil attentat, eſt le dernier rafinement d'une politique auſſi ſombre, que profondément réfléchie; demandez-lui de vous en donner l'explication.

Mais n'allez pas lui faire ces queſtions en vous commettant à ſa foi : les menaces, les

violences, les perfidies, ſont les avances familières de cette Aſſemblée régicide : elle a toujours à ſa ſolde, comme dans ſon ſein, des ſcélérats armés ; elle a toujours dans ſes tribunes des eſpions actifs qui exécutent les crimes, qu'elle médite : elle a toujours à ſa ſuite cette vile Milice Pariſienne, compoſée de parjure & de déſerteurs, d'autant plus dangereuſe qu'elle eſt commandée par un homme, dont elle ſuit, ſans le ſavoir, les impulſions ſecrettes, lors même qu'elle paroît & qu'elle croit contredire ſes ordres publics ; par un homme dont tout le mérite eſt d'avoir eu l'adreſſe de tromper le Peuple, pour en faire l'inſtrument de ſes intrigues & de ſon ambition, & qui, digne chef des révoltés qui ont enlevé leur Roi, les ſert encore mieux, par une réputation uſurpée, que par le ſuccès ou l'impunité qu'il prépare, ou qu'il aſſure à leurs crimes.

Remarquez que l'Aſſemblée n'a fait la Loi Martiale, que lorſqu'elle a eu mis ſon Roi dans ſes fers, que lorſqu'aſſurée du fruit qu'elle pouvoit tirer des inſurrections précédentes, elle a craint que celles qui viendroient ne lui fuſſent funeſtes.

Venez donc, mais venez avec la certitude d'être écoutés, lui demander compte de ſes

atrocités. Vous verrez la pâleur & le tremblement du crime s'emparer de ces Rois destructeurs : demandez-leur alors, s'il n'eſt pas dans les droits de l'homme, que tout acte conſenti dans la captivité, ſoit un acte nul; demandez-leur ſi ce n'eſt pas, parce qu'ils n'ont pu ſe diſſimuler cette vérité, qu'ils ont dicté à leur Roi priſonnier, l'effroyable proclamation du 9 Octobre; demandez-leur quelle liberté ils lui ont donné depuis ce jour que le Maire de Paris (je devrois dire du Palais) a eu l'inconcevable audace d'appeller un beau jour.

Ou plutôt, rendez le jour de votre arrivée immortel à jamais : marchez droit à ce Louvre, dont ils ont fait la priſon de la Famille Royale; écartez ces miſérables geoliers, qui ont oſé ſe revêtir des livrées de l'honneur; ne craignez rien d'eux, ils ne ſont forts que de la foibleſſe des autres. Jamais des traîtres ne pouront réſiſter à des François qui ſauvent leur Roi : enlevez ce Prince foible, mais bon, qu'ils ont la barbarie de rendre malheureux; cette Reine dont les revers ont montré toute l'énergie; cet Enfant qui deviendra le vôtre, & qui ſourira à vos généreux efforts.

Vous accablerez les rebelles par votre courage, vous les accablerez par votre nombre;

il s'augmentera à chaque instant : de Ville en Ville, de Bourg en Bourg, chacun s'honorera de marcher sur vos traces; mais la gloire n'en restera pas moins à la Province qui aura conçu cette grande idée.

Un seul motif pourroit vous arrêter : c'est la crainte d'exposer les jours du Roi; sans doute ce crime de plus ne coûteroit rien à ceux qui en ont commis tant d'autres; mais soyez tranquilles; ils ont trop d'intérêt à conserver leur Prisonnier; & la preuve, c'est qu'il vit encore!

Hâtez-vous donc : chaque instant avance votre ruine & celle de l'Etat; que votre marche soit prompte, qu'elle soit éclatante : appellez au milieu de vous des Princes que la fureur de la Capitale a éloignés, & qui sont prêts de verser leur sang à votre tête : qu'ils sachent que les invincibles Bretons veulent marcher avec eux; à travers mille périls, ils iront vous rejoindre; & ils n'en connoîtront plus, quand ils seront parmi vous. C'est dans cette marche patriotique qu'il sera beau de voir les Ordres réunis : danger, gloire, efforts, tout alors doit être, & tout sera commun.

Quelques gens foibles, ou mal-intentionnés, essayeront peut-être de vous arrêter, en vous

demandant si vous savez ce que fera le Roi remis en liberté : répondez-leur, en leur rappellant ce qu'il a fait, lorsqu'il avoit encore toute sa puissance; montrez-leur la déclaration du 23 Juin, qui eût dû mettre tout son Peuple à ses genoux; & dites-leur :

» Voilà la Loi que le Roi s'est faite à lui-» même; voilà celle que les deux premiers » Ordres de l'Etat avoient acceptée; voilà » celle qu'eût dû reconnoître le troisieme; » voilà celle à laquelle tous les Princes se sont » soumis; ils la soutiendront : on y ajoutera » même tout ce qui sera juste & nécessaire; » & le signal de notre dispersion, deviendra » celui du ralliement. »

Laissez quelques Municipalités réclamer vainement une autorité naissante & déjà abusive; si elle étoit établie sur la confiance, elles ne craindroient pas tant de la perdre; mais elle est établie sur la terreur, & c'est celle-ci qu'elles cherchent à propager.

Qu'ont-elles fait pour vous depuis leur établissement? Les aviez-vous chargées de coopérer ou d'applaudir au démembrement de votre Province? Les aviez-vous chargées de proscrire vos Seigneurs, & de dévaster leurs habitations? Les aviez-vous chargées de soutenir exclusive-

ment, même contre vous, une Assemblée vraiment tyrannique qui déploie chaque jour plus de moyens que le despotisme lui-même n'en avoit jamais imaginé ?

Malheureuse France ! tu te crois libre, parce que ton Roi est dans tes fers : & tu ne sens pas que la pression seule de l'Autorité Royale pouvoit contenir sous un même gouvernement tant de Provinces éloignées, & dont les intérêts sont divers. Tu te crois libre, & tu ne sens pas qu'au lieu d'un Roi qui n'avoit d'autre intérêt que la conservation d'un grand Royaume, tu as choisi pour tes maîtres des séditieux qui ne cherchent qu'à le détruire. C'est à eux, ce n'est plus à toi qu'appartient la législation que tu voulois réclamer. Foibles ou corrompus, tes autres Députés ne sont que les instrumens aveugles ou coupables des volontés de ces mépriſables chefs. Ce sont eux, qui les premiers ont changé les Etats-Généraux en une Assemblée inconstitutionnelle : qui ont anéanti la liberté des suffrages, par les menaces & les proscriptions : qui ont amené dans la Salle une galerie séditieuse : qui ont amené une populace féroce & trompée : qui ont violé le sceau des lettres, tandis que tous les mandats en prescrivoient le secret : qui ont fermé toutes les pres-

ſes, excepté pour leurs libelles, tandis que tous les cahiers en demandoient, & qu'eux-mêmes en décrétoient la liberté : qui ont corrompu les ſoldats, & appellé la déſertion : qui ont établi dans la France toutes les horreurs de l'inquiſition la plus terrible : ce ſont eux qui ont forcé un Tribunal trop complaiſant à juger des crimes imaginaires ſur leſquels il n'y avoit, & il n'y a encore ni Loi qui définiſſe le délit, ni Loi qui ſtatue la peine : ce ſont eux qui ont établi dans ce Palais, malheureuſement trop célèbre, le foyer de leurs conjurations : qui ont rempli la France de meurtres & d'aſſaſſinats : qui ont abatu entiérement le pouvoir exécutif, afin que rien ne balançât le leur : ce ſont eux, qui avoient préparé depuis long-tems l'enlèvement du Roi ; qui déjà avoient tenté de l'exécuter le 30 Août, & qui, après ſix ſemaines de méditation, ont couronné leur entrepriſe par des recherches de cruauté qui ne ſe trouvent que dans l'habitude de réfléchir le crime : & ce ſont eux qui, en préſence du Roi, ont aſſaſſiné des Serviteurs fidèles qui ne ſe défendoient pas : qui devant lui ont fait porter leurs têtes en triomphe : qui depuis ce tems le tiennent dans la priſon la plus reſſerrée ; ce ſont eux enfin qui ſe ſont rendus deſpotes, puiſqu'ils

dictent également à l'Assemblée & au Roi leurs volontés ; à l'une pour les faire adopter, à l'autre pour les faire sanctionner.

Voilà les Maîtres qui vous gouvernent, ou plutôt qui vous oppriment : François ! François ! vous êtes entourés de *Marcels !* n'y a-t-il donc plus de *Maillards ?*

C'est à vous, Bretons, à le devenir ; c'est à vous que dans toutes ses crises, la France aura toujours dû son salut ; & nos neveux diront un jour avec admiration, mais sur-tout avec reconnoissance : « Ferme & respectueuse en 1788 » dans sa résistance vis-à-vis de l'autorité trom- » pée, la Bretagne eut la gloire de l'éclairer, » & de la rappeller à des bornes légitimes ; non » moins juste & plus intrépide en 1790 dans » sa marche contre des séditieux armés, elle » vengea l'autorité avilie, delivra le Roi, & » affranchit le Royaume. »